

Pour le célèbre sociologue Jean-Claude Kaufmann, l'uniforme est un allié sous-estimé des écoliers

Un riche essai documente cette pratique qui, en France, a d'abord été prônée par la gauche radicale et est aujourd'hui plébiscitée par le monde entier à l'exception de l'Europe continentale. Histoire et débats autour d'une tenue qui fâche



Uniformes des élèves de l'école primaire d'Aigueperse à Limoges, le 30 août 2024. © PASCAL LACHENAUD / AFP

Résumé en 20 secondes

Qui l'eût cru? Aujourd'hui symbole de la droite réactionnaire, l'uniforme scolaire a d'abord été proposé en France par la gauche radicale, en 1848, dans une optique égalitaire et, avant, en 1793, par les utopistes comme emblème révolutionnaire. Certes, Napoléon est passé par là, militarisant le vêtement dès 1806, mais il reste piquant de voir que cet objet de débats n'a pas toujours incarné un «retour à l'ordre et à l'autorité».

Ce qu'explique avec beaucoup de clarté Jean-Claude Kaufmann dans [L'Uniforme scolaire, vêtement archaïque ou instrument de la modernité?](#), un essai fouillé qui sort le 27 août aux Editions Armand Colin. Se basant sur l'expérience britannique qui a essaimé dans le monde entier et observant aussi le Japon où l'uniforme scolaire est roi jusqu'à être revisité par les grands couturiers, le sociologue appelle l'Europe continentale à sortir du clivage gauche-droite pour reconsidérer les vertus mobilisatrices de cette pratique. Sur un ton plus léger, l'auteur scrute aussi le destin de la jupe écossaise, de ses débuts comme kilt contestataire à sa version sulfureuse.

Un autre thème exploré par Jean-Claude Kaufmann:

Le baiser, son histoire, son pouvoir

Les polémiques font la loi

On parle rarement de l'uniforme scolaire à froid, regrette le sociologue. Le sujet surgit quand éclatent des polémiques qui, en général, concernent les corps des jeunes femmes, trop dénudés (nombriil, épaules ou haut

des fesses à l'air) ou au contraire trop vêtus, en lien avec des préceptes religieux et identitaires.

Jean-Claude Kaufmann estime que l'uniforme mérite mieux que ce traitement intempestif et politiquement marqué, car, «à condition de ne pas être l'outil d'une autorité au pouvoir vertical et écrasant, l'uniforme scolaire permet à l'élève de se saisir de son rôle, de n'être plus seulement un individu anonyme, mais un écolier identifié qui valorise l'accès au savoir dans un esprit d'éthique partagée». Avant cette conclusion positive, le sociologue accomplit un long parcours où, de l'histoire à la géographie, ce passionné de la quotidienneté analyse le thème sous toutes ses coutures.

Il diminue la charge mentale

En commençant par rappeler les éléments généraux qui plaident en sa faveur. L'uniforme permet de lutter contre le consumérisme, la tyrannie des apparences et la guerre des marques. Il permet aussi de mettre à égalité des élèves aux moyens financiers très variés. Il soulage encore la charge mentale des parents qui n'ont pas à débattre avec leurs enfants chaque matin de la tenue adéquate à adopter. Enfin, et ce n'est pas le moindre des arguments, l'uniforme «favorise un sentiment d'appartenance» équivalent à celui d'une équipe sportive ou, plus tard, d'un corps de métier.

Bien sûr, les opposants diront avec raison que quand les étudiants ne peuvent pas se démarquer avec leurs vêtements, ils reportent ce besoin de distinction sur leurs chaussures, sacs, bijoux, etc. Ils diront aussi que les uniformes étant souvent à la charge des parents, leur achat pèse dans le budget des familles les moins dotées. Enfin, Jean-Claude Kaufmann admet que, à l'instar de la Malaisie, de la Russie, du Togo ou du Nigeria dont il détaille les cas, dans beaucoup de pays au profil politique musclé, l'uniforme scolaire est récupéré à des fins nationalistes et/ou militaires. D'où la crête difficile à dessiner entre un uniforme instrumentalisé et un uniforme sain qui, inscrivant le jeune élève dans son rôle d'écolier, lui donne un élan supplémentaire pour étudier.

Chouchou des sondages

Deux faits prouvent cependant l'importance du dossier qui est souvent relégué par les politiciens français au rang de «sujet sans intérêt». D'abord, pointe le sociologue qui a épluché 200 études, tous les sondages populaires à l'échelle de la planète plébiscitent l'uniforme. Sans exception. Il y a donc bien dans les populations, quel que soit leur ancrage, une adhésion instinctive à l'idée. Ensuite, cette tenue est «en nette expansion depuis un siècle dans de nombreux pays d'Asie, d'Afrique et d'Amérique latine, sous l'influence de la Grande-Bretagne, bien sûr, mais aussi de manière spontanée, depuis le bas, comme c'est le cas en Martinique», poursuit l'auteur.

Lire aussi:

L'uniforme à l'école, et si c'était une bonne idée?

Il s'agit donc de voir pourquoi l'uniforme séduit autant. A cet égard, le cas de la Grande-Bretagne est parlant, relève Jean-Claude Kaufmann. Un pays dans lequel même la révolution libérale des années 1960 n'a pas déstabilisé le digne vêtement. C'est que, note le sociologue, son avènement est lié à l'apparition des *charity schools* au milieu du XVI^e siècle, une initiative de la Christ's Hospital de Londres qui «s'adressait à des orphelins et des enfants de familles démunies» et visait à «leur éviter la disqualification sociale par la scolarisation en leur offrant des moyens encadrés et égalitaires: un logement, des repas et une tenue commune».

Pendant plus de deux siècles, les *charity schools* se multiplient dans le pays sur le même principe: inclure les plus pauvres par une socialisation scolaire spécifique dans laquelle l'uniforme joue un rôle majeur. Un modèle qui s'est «affranchi de la tutelle religieuse», poursuit l'auteur, et a su cohabiter avec des traditions plus élitistes, comme celle du prestigieux collège d'Eton, pour «constituer un modèle qui va s'imposer à travers les époques».

Les Etats Unis, nation pourtant *corporate*, n'ont jamais connu cet engouement. «Dans les rares cas où l'uniforme est imposé, il est contesté par les minorités qui veulent se singulariser», note Jean-Claude Kaufmann. Avec une pointe de regret puisque «toutes les études montrent que la tenue réglementaire efface les inégalités et qu'elle profite donc plus aux minorités qu'à la majorité».

La joute de la jupe

La jupe est un autre écueil récurrent de l'uniforme scolaire. Jean-Claude Kaufmann commence par retracer l'évolution de ce qui fut d'abord un kilt masculin et contestataire, lorsque au XVIIIe siècle les Ecossais bravaient la couronne d'Angleterre. «Le parlement anglais décide alors d'interdire le kilt», informe l'auteur. Mais quand, dès 1855, les relations s'apaisent avec l'Ecosse, la reine Victoria s'attache à cette région, achète le château de Balmoral et intègre un joueur de cornemuse à sa garde personnelle. Débute alors une «écossomanie» qui débouchera, en 1930, sur l'adoption de la jupe écossaise dans l'uniforme scolaire pour les filles, la mode du pantalon peu à peu éteint la passion du kilt pour les garçons. Dès 1950, la jupe écossaise s'installe au firmament des tenues scolaires et n'en sera plus jamais délogée.

Mais aujourd'hui, qui dit jupe dit difficulté de coller à l'époque. On lui reproche de limiter les jeunes filles dans leurs mouvements et de les figer dans un rôle genré suranné. La jupe scolaire est aussi pointée du doigt pour son «effet Lolita», c'est-à-dire sa sexualisation «jusqu'à la dérive pédophile», précise le spécialiste. Un phénomène qui a explosé en 1998 avec Britney Spears et son tube *Baby One More Time* dans lequel la chanteuse mélange savamment innocence et provocation.

Le Japon a peut-être trouvé la solution: face aux revendications des groupes LGBTQI +, la majorité des conseils départementaux d'éducation se sont déclarés favorables à «ne plus faire de distinction entre les garçons et les filles dans les règles concernant les uniformes». Autrement dit, les jupes peuvent être indifféremment portées par les filles et les garçons.

L'individu dompté

Dans son tour du monde, Jean-Claude Kaufmann évoque le t-shirt de la honte helvétique [vêtement ample destiné à recouvrir une tenue jugée inappropriée] et observe encore que dans notre pays, les polémiques sur les tenues des jeunes filles ne sont pas assez fréquentes pour que le port de l'uniforme soit sérieusement envisagé. Par ailleurs, s'il comprend que les Italiens et les Allemands, marqués par les uniformes scolaires fascistes et nazis qui ont précédé et accompagné la Seconde Guerre mondiale, rechignent à revenir à une tenue scolaire réglementaire, il regrette qu'en France, le débat soit si politisé et qu'on ne questionne pas la «portée sociale d'un tel choix».

Car, au-delà des résultats scolaires qui ne sont pas spectaculairement meilleurs dans des établissements préconisant l'uniforme, le sociologue est convaincu que ce symbole du vivre-ensemble pourrait être une réponse

à «l'affirmation du sujet tout-puissant dont on commence à comprendre qu'elle ne pourra pas continuer à se développer en aveugle».

Jean-Claude Kaufmann, *L'Uniforme scolaire, vêtement archaïque ou instrument de la modernité?*, Armand Colin, dès le 27 août.